

PIERRE PRUVOST,

PENSIONNAIRE À LA VILLA-ABD-EL-TIF EN 1951

Pierre Pruvost est né en Picardie à Amiens, il suit des cours du soir dans sa ville natale et gagne sa vie en marge de la peinture. Très vite il va risquer la confrontation avec ce que font à Paris ses camarades où sa carrière va commencer en 1941 par un passage, remarqué par la critique, à la galerie Marcel Guiot.

Aucune affectation chez ce garçon d'à peine trente ans venu de bien loin à cet art qui est le sien. Il a la démarche des terriens paisibles, il ouvre des yeux clairs sur un monde qui l'étonne un peu, c'est un direct qui « tape » dans la couleur. Pruvost s'attelle également au dessin, cherche les rapports d'équilibre dans le jeu des lignes. Il n'a pas négligé non plus l'enseignement des aînés, de Delacroix à Géricault, de Matisse à Dufy, des Fauves à Villon. Très vite reconnu comme un artiste à part entière, honoré de hautes distinctions, il obtient la bourse Abd-el-Tif en 1951.

Il vit aujourd'hui à Antibes où il travaille avec passion à l'expression d'une peinture affirmée, largement construite, avec un don inné de la couleur.

Ce peintre véritable a gardé des souvenirs émus de l'Algérie ; il s'occupe aujourd'hui avec dévouement du Salon des Rapatriés qui se tient début mai à Antibes.

Ses souvenirs algériens sont précis, nous avons recueilli son témoignage à l'occasion d'un entretien à Antibes, chez lui le 22 août 1992.

« Je me suis présenté cinq fois de suite et la sixième fois, ils viendront me chercher.

Lorsque j'ai obtenu cette bourse, j'ai décidé d'être peintre à part entière, le mûrissement à Alger m'en a donné la force.

Abd-el-Tif c'est une épreuve car c'est une aventure qui se présente d'un seul coup, on touche à son rêve et on arrive à le concrétiser. Certains se sont effondrés.

J'ai réalisé mon séjour à la villa Abd-el-Tif d'une seule traite, c'est-à-dire sans revenir en France pendant deux ans. Je pensais qu'il fallait « coller au rouleau » pendant que j'y étais.

Arrivé à Alger en octobre 1951, je m'installe à la Villa Abd-el-Tif. Une impression de solitude inquiète m'envahit, vite dissipée par la beauté de la lumière et la luxuriance de la végétation ; d'une fenêtre j'aperçois la mer à travers les feuilles d'un bananier et de la palmeraie, en contre-bas la blancheur des murs de la Villa.



Pierre Prouvost - Rue de la Casbah.

Plus tard, j'aurai un appartement donnant sur Alger et la rade et tout au bout la Casbah dans une dominante blanche entourée de mille feux, allant du mauve au violet et à l'or.

Je ne tardais pas à me mettre au travail. Je disposais d'un atelier bien orienté et inondé de lumière.

Au bout de deux mois je fus invité à accompagner une personnalité de Bougie — ce qui me permit de traverser la Kabylie en prenant des notes.

Je m'installe à l'Hôtel d'Orient où je réalisais des aquarelles de la baie de Bougie. Je lisais « Terre des hommes » de Saint-Exupéry, « Un Été dans le Sahara » de Fromentin, « Des voix qui crient dans le désert » de Psichari.

À Alger, le tramway nous reliait au centre-ville, notre station était le Ruisseau. Les noms des stations me reviennent en mémoire, Mustapha, Kouba, Belcourt, square Bresson, Hussein-Dey.

Au quartier du Ruisseau nous trouvions le marché. Plus loin il y avait les boutiquiers et le marché arabe de la viande où l'on allait par la petite place Cervantès.

La Villa étant en surplomb du Musée et du Jardin d'Essai, nous y descendions par la rampe en degrés le long du Musée et de la statue monumentale de Bourdelle, imposante dans sa justesse de ligne et de grandeur.

Nous touchions nos pensions, vingt-cinq mille francs par mois, le 1^{er} du mois. Ce jour-là nous allions inmanquablement à la pêcherie du Symbad, manger le poisson du port, toujours somptueux, servi par un personnel en chéchia et babouches et d'une adresse surprenante. La manière dont le café était servi était une attraction. Le même cérémonial se retrouvait dans les salons où l'on servait le thé à la menthe cher aux orientaux, tout l'art cette fois était dans l'infusion. J'aimais fréquenter la place ou plutôt le square Bresson. Je finis même par y travailler directement. Dans le port aussi, à l'arrivée des paquebots et cargos : l'Orient-Express, l'Athos II, l'El-Mansour, le Stella Polaris, l'El-Djezaïr, le Ville d'Oran, le Jean-Bart, l'Indépendance à son voyage inaugural, et ce sucrier, cargo libérien, qui fit escale avant de se couper en deux et faire naufrage à Gibraltar.

De la Villa, la vue s'étendait jusqu'au Cap Matifou. J'ai réalisé une grande toile que le ministre André Marie me fit l'honneur d'apprécier lors de sa visite à la Villa.

Nous nous sommes accoutumés à l'Orient tout en restant européens. Horia, la gardienne, appréciait le côté pratique de Lucienne, ma femme, qui était venue me rejoindre. Elles échangeaient des recettes. Lorsque nous recevions, chacun faisait sa spécialité. Horia n'avait pas sa pareille pour le couscous ou la paella, ou encore le cake et les crêpes.

Parmi les gratifications dont nous étions l'objet, les plaquettes éditées par le Gouvernement général « Les Villes d'Or » et le livre de « l'Algérie antique » avec la carte personnelle du Gouverneur général de l'Algérie, Robert Léonard. Nous allions souvent voir le très beau Musée du Bardo et le Musée Franchet d'Espérey.

Je participais très peu aux réceptions en ville ; par contre nous avions des visites. Mme Marcelle Marquet et Mme Mauguin, Jean-Claude Martinet avec qui nous nous retrouvions au Chenoua. Nous eûmes aussi la visite de la troupe de la Comédie Française, Mme Béatrice Dussane, Francis Ambrière, ainsi que Mme Barrucand accompagnée d'Emmanuel Roblès. Ainsi le travail alternait avec les temps de pause.

Quelques souvenirs d'Alger : les concerts du mercredi, entre autres celui de Julius Katcheu et Lughelbrech, la réception de Lord Mountbatten sur son navire amiral, le défilé du 14 juillet, les spahis, la réception de Mme Marquet à la Bouzaréah, où Marquet avait son atelier, les boutiques de Mozabites ; les petits cireurs, les dinanderies de la Casbah, le jardin d'Essai et ses bassins, ses allées de ficus, de bambous, de platanes, cocotiers, palmiers, néfliers, eucalyptus.

Mes deux années se passèrent aussi à « tenter de réaliser », pour employer le mot de Cézanne. J'avais inscrit sur le mur de l'atelier sur une fiche : « Lorsque la couleur est à son intensité, la forme est à sa plénitude » (Paul Cézanne). Je me sentais attelé au même problème.

A la fin de mon séjour je déclarais quatre cent vingt œuvres terminées ou en cours. A mon retour à Paris, lorsque François Desnoyer vit ce que je rapportais, il me dit : « Tu as pour 30 ans de travail ! ».

Jean Alazard, doyen de la Faculté d'Alger et directeur de la Villa eut cette réflexion :

— Vous n'aurez à vous occuper de rien, votre route est droite !

Au cours de ces deux années je réalisais une exposition dans la salle d'honneur de la Villa, qui servait aussi dans le temps où les repas étaient pris en commun. En même temps la galerie de l'Empire à Alger présentait mes dessins et aquarelles.

Parmi mes amateurs, Jean Chosky, professeur de l'Université d'Alger, collaborateur de Jean Alazard. J'expose également chez Schumann, des aquarelles, des gouaches et des dessins ».

Pour échapper à l'univers carcéral de la Villa, le Gouvernement général accorde aux pensionnaires le privilège de rejoindre le site enchanteur de Tipasa. Le père Warin officie à l'Hôtel du Beau Rivage où il accueille les pensionnaires qu'il considère comme ses enfants. A

partir de 1953 un studio est construit, Pierre Pruvost en sera le premier bénéficiaire.

« A la fin de mon séjour, je passai trois mois à Tipasa où j'inaugurais les locaux (un petit atelier loggia en bordure de la ville antique). Je faisais au musée, que dirigeait le colonel Baradez, ancien officier aviateur et photographe, grand mutilé de guerre, des études d'après des objets et des bas-reliefs et une peinture du Forum (œuvre acquise par le Gouvernement général à mon départ).

J'ai fait des relevés de verreries romaines où je retrouvais le dessin de Matisse — verreries qui constitueront le fond du Musée de Tipasa. Le site de Tipasa comme celui d'Alger vous incitait à être devant des mirages ; la dimension du surnaturel pouvait alors agir.

J'ai été cézannien avant de connaître Cézanne. Charles Dufresne, nommé en 1910, avait également une dévotion pour lui.

Chez les autres pensionnaires je vois plus de romantiques proches de Delacroix et Chassériau. Henri Sabouraud, Marius de Buzon avaient regardé « Les Femmes d'Alger ».

Je suis rentré dans une mosquée à Touggourt. L'Islam est un sujet qui n'a jamais été abordé par les Abd-el-Tif ; on se méfiait de sujets aussi scabreux. Les tons sourds en Algérie correspondent dans mes œuvres à des moments d'intensité.

J'ai rencontré en Algérie des Egyptiens, des Berbères, des Romains, une très grande richesse ethnique, c'est la Porte de l'Orient mais aussi de l'Extrême-Orient. »

Voyage dans le Sud :

Une indemnité spéciale était allouée aux pensionnaires pour entreprendre un voyage dans le Sud, ils en bénéficieraient tous.

« Je rapportais en 1952 trois carnets de notes d'un voyage dans le Sud Algérien. Alger, Constantine, Biskra, Touggourt, Ouargla, El Goléa, Ghardaïa, furent mes principales étapes.

Premier jour, départ d'Alger en train pour Constantine. Je loge deux jours à l'hôtel où je réalise des aquarelles d'un pont sur le Rummel. En autorail je rejoins Biskra et séjourne au Château Landon. Toujours sur le motif, malgré vent de sable et sirocco, j'exécute une aquarelle dans une rue de Biskra, donnant sur les monts de l'Aurès. Puis en autorail j'arrive à Touggourt ; après la visite du village soudanais et d'une petite mosquée je m'installe à l'Hôtel Transat ; de ma chambre sur la palmeraie, mon pinceau fixe la place aux arcades et les marabouts.

Puis en car je découvre Ouargla, la place des bouche-ries, la récolte des dattes dans les palmeraies, la commé-

moration du 11 novembre, objets d'études consignées dans mon carnet. Ghardaïa m'accueille à l'Hôtel Transat ; visite de Mélika, visions de norias et de burnous blancs. Enfin, c'est le Grand Sud avec El Goléa, le désert, les dunes, les nomades ; je rejoins Tamanrasset. »

Pierre Pruvost, lors de son retour à Paris en 1953, présente ses œuvres algériennes à la galerie Marcel Guiot. Le succès a été assez long à venir car l'artiste renonce à se soumettre à des modes éphémères mais obéissant à ses exigences intérieures il s'impose progressivement. Il voyage en Hollande, en Bretagne et trouve aujourd'hui son inspiration près de la mer, de Collioure à Cannes et Antibes. Il est récompensé par le Prix Fénéon, ses œuvres sont présentées régulièrement dans les galeries parisiennes Marcel Guiot et Vendôme.

De nombreuses toiles de Pierre Pruvost se trouvent dans des collections particulières françaises, américaines, anglaises, hollandaises, danoises, italiennes.

En 1993, un hommage lui était rendu au Château-Musée de Cagnes-sur-Mer. Pierre Pruvost possède au plus haut point depuis toujours cet amour de la couleur salvatrice et c'est là que réside sa jeunesse, sa santé. Devant sa peinture d'homme libre, riche de dons et d'espérance on est heureux. Il est l'héritier des maîtres d'antan, remettant sans cesse sur le métier l'œuvre en cours pour la parfaire, confiant dans la destinée qui veut que celui qui crée dans la vérité soit assuré de ne jamais connaître ni l'oubli ni l'injure.

ELIZABETH CAZENAVE